

Sylvie Vincent, avec la collaboration de Joséphine Bacon, *Le Récit de Uepishtikueiau : l'arrivée des Français à Québec selon la tradition orale innue*, À compte d'auteur, 2003, 44 pages

Robert Fournier

Volume 35, numéro 2, 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082156ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1082156ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fournier, R. (2005). Compte rendu de [Sylvie Vincent, avec la collaboration de Joséphine Bacon, *Le Récit de Uepishtikueiau : l'arrivée des Français à Québec selon la tradition orale innue*, À compte d'auteur, 2003, 44 pages]. *Recherches amérindiennes au Québec*, 35(2), 102–103. <https://doi.org/10.7202/1082156ar>



Le Récit de Uepishtikueiau : l'arrivée des Français à Québec selon la tradition orale innue

*Sylvie Vincent, avec la collaboration de
Joséphine Bacon. À compte d'auteur,
2003, 44 pages.*

DE MANIÈRE GÉNÉRALE, on a l'habitude de lire l'histoire « officielle » telle que vue par ceux qui exercent ou ont exercé le contrôle militaire, économique ou culturel d'un territoire donné. À ce titre, l'histoire de la Nouvelle-France ne fait pas exception. On a par ailleurs peu souvent l'occasion d'apprécier la même histoire, écrite ou racontée par ceux qui ont été soumis ou colonisés.

Afin de mettre en contexte ce *récit* et le présent compte rendu, on me permettra cette longue citation de Bruce Trigger, dont on pourra juger de l'inconturnable à-propos :

Les historiens écrivent l'histoire, l'esprit tourné vers l'avenir. Ils sont prisonniers de données qui, par suite de circonstances fortuites, ont résisté aux ravages du temps, et leur interprétation peut être influencée par des préjugés raciaux ou culturels dont souvent ils ignorent l'existence. Ceux qui se sont consacrés à l'étude de la Nouvelle-France avant le Régime royal de 1663 n'ont pas échappé à cette influence. Ils se sont efforcés de retracer les origines de la Nouvelle-France mais considérant les Indiens comme une cause perdue, ils ont négligé ou, du moins, sous-estimé leur rôle au début de la période coloniale. La plupart des données sur cette période proviennent des explorateurs qui ont voulu se mettre en valeur comme Jacques Cartier et Champlain, ou des missionnaires, Jésuites et Récollets. Finalement, on a souvent prétendu que les Indiens étaient un peuple sans histoire ou que leur histoire se réduisait à leurs réactions à la colonisation européenne. [...]

Contrairement aux interprétations classiques, les Indiens ont largement façonné l'histoire de la Nouvelle-France avant 1665. Au cours de cette période, ils étaient beaucoup plus nombreux que les Européens qu'ils dominaient militairement. Ils connaissaient le Canada et ses

ressources et depuis longtemps ils entretenaient entre eux des rapports amicaux ou belliqueux. À l'époque, ce ne sont donc pas les entreprises européennes qui comptent, mais l'idée que les Indiens se font de ces entreprises et de celles de leurs frères de race. Pour bien interpréter l'histoire du Canada à ses débuts, il faut commencer par comprendre le mode de vie des Indiens qui habitaient la partie septentrionale de l'Amérique du Nord au *xvi^e* et au début du *xvii^e* siècle. Sommairement, on peut donc considérer les rapports entre Indiens et Européens comme le choc des valeurs tribales avec celles d'une société techniquement plus complexe, à mi-chemin entre la féodalité et le capitalisme. (Trigger 1978 : 3)

Le Récit de Uepishtikueiau, par Sylvie Vincent, en collaboration avec Joséphine Bacon (agissant en tant qu'assistante, interprète et traductrice), se présente sous la forme d'un opuscule de 44 pages, tiré à 400 exemplaires, pour souligner le 400^e anniversaire de l'arrivée de Champlain en terre innue et pour commémorer, en 2003, l'alliance conclue en 1603 entre Samuel de Champlain et le chef innu Anadabijou (ainsi nommé par Champlain dans ses écrits).

La version innue des événements et des ententes qui marquèrent leurs premiers contacts avec les Français, du golfe du Saint-Laurent en remontant le fleuve jusqu'au futur site de la ville de Québec (Uepishtikueiau), au *xvi^e* siècle et au tout début du *xvii^e* siècle, se distingue de l'histoire « officielle ». Pour les Innus, cette histoire s'est transmise par la tradition orale, ce qui ne l'empêche pas de reposer sur des sources établies. Depuis l'époque où ces événements ont eu lieu, les conteurs innus les ont relatés, de génération en génération, en prenant soin d'indiquer de qui ils tenaient ce qu'ils ont rapporté. Cette version diffère, certes, de la version euroquébécoise de l'histoire, celle-ci basée sur les écrits du *xvii^e* siècle.

C'est cette version de la tradition orale innue qui est présentée dans cet opuscule. « Il ne s'agit pas d'un mythe, ni d'un conte, ni d'une légende mais d'un récit historique », souligne Sylvie Vincent dans sa présentation (p. iv). Qui plus est, « un récit que l'on peut dire *fondateur* en ce sens qu'il explique plusieurs aspects de la situation actuelle et, plus particulièrement, des relations entre Innus et Québécois francophones », soutient-elle également (p. iv, c'est moi qui souligne). Enfin, selon l'auteure, « à la lumière de ce récit, des

enjeux qu'il mentionne, des comportements qu'il décrit, on peut comprendre, par analogie, ce qui se passe aujourd'hui entre les descendants des acteurs d'autrefois » (p. v), c'est-à-dire les ancêtres des Innus et les tout premiers Français à s'être présentés sur leur terre.

Ce sera au lecteur d'en juger, puisque Sylvie Vincent, sans autres commentaires ni analyses à part cette présentation liminaire de deux pages, nous livre ici un texte reconstitué à partir d'éléments de narration recueillis auprès d'une quarantaine d'informateurs-conteurs de la Côte-Nord, vivant entre Pessamit et Pakua-shipit (grosso modo, de Baie Comeau à Blanc-Sablon). Dix-huit seulement ont été retenus (une liste est fournie en annexe). Une carte, présentée également en annexe (p. 43), permet de localiser facilement un minimum de treize communautés innues, telles qu'elles se présentaient en 2003. De plus, les appellations innues et euroquébécoises sont parfois indiquées. Les narrations ont été enregistrées surtout entre 1980 et 1990, le tout premier enregistrement ayant permis de constituer le canevas du texte remontant à 1975.

En résumé, et de manière ici très concise, ce récit, organisé en six courts chapitres, raconte l'arrivée par bateau des Français à Uepishtikueiau (Québec). Il relate comment ceux-ci ont été perçus et reçus par les Innus, comment ces derniers vivaient avant l'arrivée des Français et comment les Français ont fini par débarquer, s'installer, cultiver les terres, s'enraciner, installer leur gouvernement et leur commerce. Le récit présente également les promesses des Français et les ententes conclues entre les deux groupes; les séductions, duperies et mauvais traitements des Français. On y voit les attaques guerrières des Français, comment ils ont fini par prendre possession du territoire innu et se sont approprié les femmes innues. Les Innus ont ainsi été décimés par la force des armes et forcés d'abandonner Uepishtikueiau aux Français, pour ensuite se résoudre à se déplacer vers la Haute, Moyenne et Basse-Côte-Nord. Le récit montre enfin comment tous ces événements ont engendré des répercussions néfastes dans les relations entre les peuples autochtones.

Cet épisode malheureux de Uepishtikueiau a laissé dans la mémoire des Innus des traces profondes, qui leur ont appris à rester sur leurs gardes face aux Blancs qui continuent à convoiter leurs territoires, incapables « de se

contenter de Uepishtikueiau, de ce qui leur a été octroyé » (p. 41), et à agir comme s'ils étaient chez eux, « comme l'ont fait leurs propres ancêtres à Uepishtikueiau » (p. 40).

Ce texte peut être lu d'au moins trois façons : le lecteur pressé pourrait ne lire que les sections synthétisées par Sylvie Vincent, en italiques dans le texte ; on pourrait ne s'attarder qu'aux sections rapportées par ses informateurs-conteurs, en caractères ordinaires et en retrait dans le texte ; ou mieux, on peut suivre l'enchaînement des deux, ce qui pose néanmoins l'inconvénient de nombreuses répétitions, d'autant plus que Sylvie Vincent nous présente souvent diverses variantes narratives rapportées par ses informateurs-conteurs. Par cette dernière procédure, on gagne toutefois l'avantage de la complémentarité dans le récit. De temps en temps, quelques notes en bas de page viennent préciser une graphie, un toponyme, ou un autre détail d'ordre linguistique. Sylvie Vincent résiste à la tentation de l'analyse, et aussi à celle de vouloir établir des correspondances entre la tradition orale et la tradition écrite, dont elle souligne le caractère potentiellement « nuisible » (p. 27).

Je ne sais pas ce qu'il en sera de la sensibilité du lecteur euroquébécois au terme de ce *Récit de Québec* tiré de la tradition orale innue, et, en revanche, ce qu'il en sera de la sensibilité du lecteur innu du *Récit de Uepishtikueiau* de l'arrivée des Français à Québec selon sa propre tradition orale. Suivant les vœux exprimés par Sylvie Vincent dans sa présentation liminaire, il est permis de croire que, non pas la confrontation, mais la mise en parallèle de deux versions d'une même histoire, l'une, orale non officielle, l'autre, écrite « officielle », ne peut que favoriser une plus grande compréhension et une meilleure convivialité entre ces deux peuples, grâce aux enseignements réciproques que les générations passées ont livrés à celles d'aujourd'hui. Si tel est le cas, l'objectif de Sylvie Vincent, en nous livrant ce récit, aura été partiellement atteint.

Robert Fournier
Carleton University,
Carleton

Ouvrage cité

TRIGGER, Bruce G., 1978 : *Les Indiens et l'âge héroïque de la Nouvelle-France*. Brochure historique, 30, Ottawa, La Société historique du Canada.

Publications québécoises récentes

Au pays des peaux de chagrin. Occupation et exploitation territoriales à Kitcisakik (Grand-Lac-Victoria) au xx^e siècle

Jacques Leroux, Roland Chamberland, Edmond Brazeau et Claire Dubé. *Presses de l'Université Laval et Musée canadien des civilisations, Québec et Gatineau, 2004, 255 pages. 35 \$*

Au cours des deux derniers siècles, les Algonquiens de l'Abitibi-Témiscamingue ont subi une série d'invasions d'hommes blancs (bûcherons, trappeurs, colons, touristes) dont les activités ont sensiblement modifié le paysage. Les auteurs (deux anthropologues, un médecin et un interprète) décrivent les impacts de ces changements sur les modes de production et sur la gestion du territoire des Algonquiens du Subarctique en général, puis sur ceux de Kitcisakik en particulier. Leur étude est centrée sur la transmission de terrains de chasse au sein des familles de Kitcisakik au xx^e siècle à travers les récits des informateurs et les données archivistiques et ethnographiques. Le livre contient de nombreuses illustrations (photographies anciennes et récentes, cartes, diagrammes de parenté, etc.), ainsi qu'une section intitulée « Bibliographie, cartographie et filmographie » dans laquelle on ne retrouve cependant qu'une seule entrée de film (*L'Erreur boréale*) et très peu de cartes.

Littérature amérindienne du Québec. Écrits de langue française

Maurizio Gatti. *Préface de Robert Lalonde. Cahiers du Québec n° 140, Collection Littérature, Éditions Hurtubise HMH, Montréal, 2004, 271 pages. 30 \$*

Voici un bel ouvrage qui devrait susciter beaucoup d'intérêt. Il s'agit en quelque sorte d'une anthologie de la littérature amérindienne contemporaine écrite en français – la première du genre – assemblée par Maurizio Gatti, qui a étudié la littérature amérindienne à l'université de Rome III et à l'Université Laval. Après la brève mais jolie préface de Robert Lalonde, le lecteur trouvera une introduction d'une trentaine de pages dans laquelle Gatti fait preuve d'une vision originale et rafraîchissante par sa

distanciation, et aussi très personnelle par moments. Le corps de l'ouvrage est constitué de contes, de légendes et de poèmes (dont certains sont inédits), ainsi que d'extraits de romans, de pièces de théâtre, de récits et de témoignages, précédés d'une brève présentation de leur auteur. Au total, soixante-treize textes d'auteurs provenant de l'ensemble des communautés amérindiennes du Québec. La dernière section, aussi utile qu'intéressante, est constituée de courtes biographies, dont celles de Bernard Assiniwi, Myra Cree, André Dudemaine, Jean-Louis Fontaine, Geneviève McKenzie, Rita Mestokosho, Roméo Saganash, Georges Sioui et plusieurs autres. Le livre se termine par une bibliographie thématique étoffée dans son ensemble, mais sans être exhaustive pour chacun des thèmes.

Le Nouveau Récit des frontières dans les Amériques

Sous la direction de Jean-François Côté et Emmanuelle Tremblay. *Collection Americana, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 2005, 222 pages. 24 \$*

Cet ouvrage collectif regroupe dix contributions de chercheurs s'intéressant aux transformations de la littérature de voyage depuis la deuxième moitié du xx^e siècle. Les œuvres d'écrivains américains, québécois, antillais, mexicains, brésiliens et autochtones sont analysés dans cette perspective. On retiendra plus particulièrement la contribution d'Hélène Destremes : « Pour une traversée des frontières coloniales : identité et trans-américanité dans les œuvres de Bernard Assiniwi et Yves Sioui Durand ».

Être Maya et travailler dans une maquiladora. État, identité, genre et génération au Yucatán, Mexique

Marie-France Labrecque. *Les Presses de l'Université Laval, Québec, 2005, 204 pages. 25 \$*

Professeure d'anthropologie à l'Université Laval, Marie-France Labrecque s'intéresse au Yucatan depuis plus de trente ans. Elle présente ici les *maquiladoras* de confection, non pas celles des grandes villes de la frontière avec les États-Unis, bien connues, mais plutôt celles qui furent implantées à partir des années 1980 dans la région touristique du Yucatan dans le cadre d'un vaste programme de développement et d'éradication de la pauvreté en milieu urbain et rural. Comme le sous-titre l'indique, l'auteure montre la relation, à l'échelle